

—Où, fit vivement M. de Chancel, qui parut de plus en plus étonné.

—Eh bien, monsieur le baron, reprit de Guérande avec son sinistre sourire, je l'avais déjà pensé comme vous, car le service auquel je faisais allusion dans ma lettre d'hier et que je viens vous prier de me rendre aujourd'hui, ce service, c'est de vouloir bien me prêter le château de Morgoff...

—Mon père venait d'avoir un brusque mouvement.

—Vous prêter le château de Morgoff! s'écria-t-il en regardant le comte dans les yeux. Pourquoi?... Est-ce que, par hasard, vous avez aussi quelqu'un qui vous gêne?

—Qui me gêne n'est pas précisément le mot, mais j'ai quelqu'un que je ne serais pas fâché de faire disparaître pendant quelque temps... quelqu'un à qui je ne serais pas fâché d'offrir, là-bas, la même hospitalité que vous offrez à Yvonne...

—Et c'était l'infâme de Guérande qui, cette fois, regardait très fixement mon père, comme s'il guettait anxieusement la réponse que celui-ci allait lui faire.

—Quand à moi, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de vous dire combien j'étais saisie par les étranges paroles que je venais d'entendre.

—Qu'est-ce que cela voulait dire?

—Quelle était donc la personne que ce misérable cherchait à faire disparaître?

—Quel était donc l'intérêt qui le guidait?...

—Quel était donc le but de ce nouveau crime que ce monstre, si froidement, si tranquillement préméditait?

—Oh! ce n'était plus seulement de l'aversion, ce n'était plus seulement du dégoût que m'inspirait en ce moment l'homme dont j'avais failli devenir aussi la victime, mais c'était de l'horreur, mais c'était de l'effroi!...

—Et cette horreur, cet effroi allaient grandir encore!

—Car le comte venait de reprendre la parole, et bien qu'il ne parlât que très bas, si bas que l'on aurait pu croire qu'il avait peur que quelqu'un pût l'entendre, j'avais cependant compris qu'il s'agissait d'un enfant...

—Oni, c'était un enfant que ce bourreau rêvait de martyriser!... Oui, c'était un pauvre enfant que cet être immonde rêvait d'arracher à sa mère!...

—Et, de plus en plus pâle, de plus en plus frissonnante, je l'écoutais... je l'épiais...

—Car peut-être allait-il nommer cet enfant qu'un si grand danger menaçait?... car peut-être allait-il faire connaître la malheureuse mère à qui il réservait une si horrible douleur, une si affreuse torture?

—Mais, penché presque à l'oreille de mon père, il parlait maintenant plus bas encore...

—Impossible de rien entendre!

—Impossible de saisir une seule phrase!

—Pourtant, tout à coup, je tressaillis.

—Il me semblait que le comte de Guérande venait de prononcer votre nom... Il me semblait qu'il venait de dire: "... chez le comte de Belleruche!... cette femme est son amie..."

—Et le visage de mon père venait, soudain, de se contracter si horriblement, que je fus de plus en plus convaincue que je ne m'étais pas trompée... de plus en plus convaincue que j'avais bien entendu...

—Où, pensai-je, si son visage à pris tout à coup cette effrayante expression de colère... cette effrayante expression de haine, c'est que le comte de Guérande vient bien de prononcer le nom de celui qu'il exècre... le nom du comte de Belleruche!

—Et comme je venais d'avoir cette pensée, je me redressai d'un bond, comme si j'avais reçu un grand coup en pleine poitrine.

—Car deux noms, malgré moi, avaient jailli de mes lèvres:

—Suzanne!... Clotilde!

—Clotilde, en effet, n'était-elle pas chez vous à Fontenay!... Clotilde, en effet, n'était-elle pas votre amie?... Et n'avait-elle pas une enfant: Suzanne!

—Mais cela me paraissait quelque chose de si étrange, de si extraordinaire, de si invraisemblable que j'hésitais encore pourtant, ne sachant plus que croire.

—Mais si je voulais tâcher d'en savoir plus long, je n'avais pas le temps de réfléchir davantage.

—Alors, toute mon attention concentrée sur le comte de Guérande et sur mon père, et ne perdant aucun de leurs gestes, aucune expression de leurs visages, de nouveau je prêtai l'oreille...

—Mais j'étais depuis quelques minutes sous le coup d'une si violente émotion que, parfois, je ne pouvais m'empêcher de porter les deux mains à mon cœur comme si j'allais étouffer...

—Toujours d'une voix si sourde, que je n'entendais plus aucun son s'échapper de ses lèvres, le comte de Guérande, qui avait encore rapproché son fauteuil de celui de mon père, parlait, parlait... les yeux allumés de convoitise, et s'interrompait quelquefois pour rire

d'un petit rire de triomphe... d'un petit rire qui me faisait passer de nouveaux frissons dans les veines...

—Et ce qui ramenait ma pensée vers vous, c'est-à-dire vers Clotilde, c'est-à-dire vers cette infortunée amie que j'ai laissée si pleine de vie, si pleine d'espoir la dernière fois que je l'ai vue, et que la tombe attend demain!... c'est que le visage de mon père, qui m'était apparu si sombre et si menaçant quelques instants auparavant, et quand j'avais cru saisir au passage le nom de Belleruche... c'est que son visage, à mesure que le comte parlait, non seulement s'éclaircissait, mais encore devenait de plus en plus radieux, mais encore de plus en plus rayonnait d'une joie hideuse et sauvage.

—Cette femme est riche, très riche, plusieurs fois millionnaire! s'écria tout à coup le comte que l'attitude de mon père évidemment encourageait. Le seul moyen d'en venir à bout, c'est ce que je viens de vous dire... Et maintenant que vous connaissez mon plan, qu'en dites-vous?

—L'idée est bonne...

—Et pas le moindre risque à courir!

—Oh! pas le moindre risque!

—Et mon père hochait lentement la tête.

—J'en réponds! dit avec force de Guérande.

—Voilà ce que l'on ne peut pas savoir...

—Qui pourrions-nous craindre?

—La mère d'abord...

—Peuh!

—La mère qui ne se laissera pas ainsi voler son enfant... la mère qui criera...

—Elle criera dans le désert! fit avec un sang-froid effrayant l'ignoble de Guérande.

—Puis, l'autre... son *ami*!... dit mon père qui eut un frémissement dans la voix. Oh! celui-là est dangereux... très dangereux!

—Bah! ricana le comte en haussant les épaules.

—Celui-là a des relations et des influences... celui-là est une puissance...

—Je le sais.

—Or, s'il arrivait à avoir des soupçons sur vous, prenez garde!

—Possible! ricana de Guérande, mais permettez-moi de vous faire remarquer que des soupçons ne lui suffiraient pas et qu'il lui faudrait aussi des preuves... Et ces preuves, il ne les aurait pas... et ces preuves, il ne les trouverait pas!...

—Et comme mon père venait de faire un geste pour l'interrompre:

—Pardon, monsieur le baron! s'écria le comte. Je devine ce que vous allez me dire et quelle objection vous allez me faire... Vous allez me dire que la petite, une fois libre, ne manquera pas de parler et de nous accuser... Mais alors, ajouta-t-il avec plus de force, je vous répondrai qu'elle parlera trop tard et que c'est sa mère elle-même... oui, sa mère, qui, pour éviter un scandale, aura tout intérêt à la faire taire...

—Puis il y eut un silence de quelques secondes.

—Mon père semblait réfléchir.

—Peut-être venait-il de songer aux responsabilités qu'il pouvait encourir, car il finit par dire:

—Oh! je ne vous parle pas pour moi, car, quoi qu'il arrive, vous savez bien que je m'en tirerai toujours... Par conséquent, puisque vous êtes aussi sûr de vous...

—Abolument sûr!

—Prenez donc le château de Morgoff...

—Merci, baron! s'écria de Guérande, radieux. Oh! je savais bien que je pourrais compter sur vous... Merci!

—Mais il vous faut un mot pour Korrigan...

—Korrigan?

—C'est le maître valet de là bas...

—Ah! oui, je m'en souviens...

—Je vais vous le donner...

—Et sortant d'un des tiroirs de son bureau une feuille de papier à ses armes, mon père écrivit rapidement quelques lignes.

—Puis, sa lettre achevée, il reprit:

—C'est à peine si Korrigan et sa femme, la vieille Micheline, comprennent quelques mots de français... Je suis donc obligé de leur écrire dans leur langue, c'est-à-dire en bas-breton... Mais je vais vous traduire ce patois-là... Ecoutez, voici ce que je leur dis...

—Et mon père, se penchant à son tour vers le comte, lui traduisit les quelques lignes qu'il venait d'écrire. Mais sa voix était si sourde et si rapide qu'il me fut impossible d'en saisir le moindre mot.

—Tout ce que je puis dire, c'est que l'affreux de Guérande paraissait de plus en plus content, de plus en plus enchanté.

—Il prit la lettre que mon père venait de cacheter, puis se levant vivement:

—Au revoir, baron, dit-il en lui tendant la main. Je pense que l'affaire se fera très prochainement... peut-être même demain... Je resterai donc quelques jours sans vous voir... Mais comptez que je n'oublierai pas, dès mon retour, de venir vous remercier encore...

—Bonne chance!... Et rapportez-moi des nouvelles d'Yvonne répondit mon père avec un sourire qui me fit frémir.